

# Dix défis antiracistes de l’AfricaMuseum pour aborder la justice historique et raciale.

Mireille-Tsheusi ROBERT  
Bamko-Cran asbl



ETUDE  
D'EDUCATION PERMANENTE 2023

## TABLE DES MATIERES

### L'INTRO.....3

### LE BRIEF.....6

- *Savoirs situés*
- *Racis.É.Es*
- *Entre Sciences Et Engagements*
- *“Racisme”, “Blancs”, “Noirs” ?*
- *Termes En Anglais*
- *White Savior Ou Sauveur Blanc*
- *Whitewashing Ou Remplacer Par Un Blanc*
- *Blanchiment Culturel*
- *White Privilege Ou Privilege Blanc*
- *White Innocence Ou Innocence Blanche*
- *White Tears Ou Larmes Blanches*
- *White Supremacy Ou Domination Blanche*
- *White Fragility Ou Fragilité Blanche*
- *Whitesplaining Ou Explication Blanche*
- *White Tokenizer Ou Façadier Blanc*
- *White Gaze Ou Regard Blanc*

### L'ETUDE DE CAS.....16

- *Le défi des sens vs whitesaviorism*
- *Le défi du rôle vs « whitewashing »*
- *Le défi du nom vs white privilege*
- *Le défi de responsabilité vs white innocence*
- *Le défi de réparation vs white tears*
- *Le défi du public vs white supremacy*
- *Le défi du Sujet vs white fragility*
- *Le défi de l'objet vs whitesplaining*
- *Le défi de la diaspora vs white tokenizer*

### LA CONCLUSION.....25

### LA BIBLIO.....27



Ce document est une étude sur le travail décolonial qui pourrait être entrepris au sein de l'Africamuseum de Tervuren et par extension, dans d'autres musées du même type.

## LA METHODOLOGIE

Je me repose notamment sur le **savoir collectif** de nombreux groupes de travail de Bamko asbl depuis 2017 pour faire une étude sur l'Africamuseum. En prolongement à ces groupes de travail, les membres de Bamko ont proposé aux participant.es de certaines balades décoloniales de directement contribuer à cet écrit, ce qui se matérialise par exemple par l'apport du « 10<sup>ème</sup> défi ». Malgré une forte participation à la dernière balade muséale de Bamko qui devait clôturer ce travail le 23 mai 2023 (une cinquantaine de personnes, au lieu des 15 prévus), seuls 6 personnes ont donné leur point de vue. Nous profitons de cet écrit pour les remercier. Enfin, ce travail est aussi le résultat de mes **recherches personnelles** et de mes **rencontres avec plus d'un millier de personnes** qui ont participé aux balades féministes et décoloniales. Les dix défis qui articulent cette étude ont été trouvés en **observant les points de tensions**, de désaccords ou de protestations provenant des membres de Bamko et du public des balades (récolte de témoignages en 2022 et en 2023 lors des groupes travail systématiques post-balade). Dans une démarche d'**acceptation de ma propre subjectivité** et d'objectivation éclairée, j'ai aussi tenu compte de mon point de vue, en tant qu'auteure, « chercheuse associative » et descendante de colonisés (nous reviendrons sur l'intérêt de ce « savoir situé »).

## LA PERTINENCE

Lors de la visite guidée féministe et décoloniale exceptionnelle<sup>1</sup> du 20 mai 2023 organisé au musée de Tervuren par Bamko asbl avec le soutien de l'AfricaMuseum, j'ai pointés quelques défis auxquels le musée sera tôt ou tard confronté. Le changement de direction ainsi que l'anniversaire des 125/5 ans du musée constituent un *momentum* important. Chez Bamko, nous pensons qu'il y a un contexte particulier et un état des connaissances qui devrait inviter l'Africamuseum à entamer une réforme de fond. Ce contexte se matérialise par exemple par :

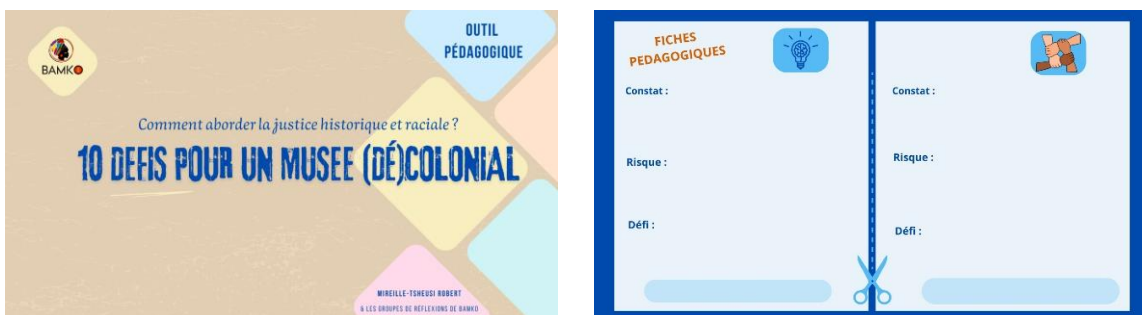
- Le manque d'éducation formelle sur la colonisation dans les écoles Belges,
- Le problème d'éthique concernant le quasi-recel et le blanchiment de biens Africains volés<sup>3</sup>
- Les musées coloniaux sont devenus l'une des **préoccupations culturelles de nombreux belges** (en témoigne le succès des visites guidées chez les moins de 39 ans).

## LES OBJECTIFS

Ce travail en deux parties (support pédagogique et étude de cas) n'a pas pour but de mettre l'Africamuseum sur le banc des accusés, de « culpabiliser » le lecteur au sujet de la colonisation ou de « victimiser » les descendants des colonisés. Bien qu'il y ait des orientations d'actions, il ne vise pas non plus de donner des réponses toutes faites ou des leçons d'antiracisme. Suite à de nombreux échanges avec le personnel de plusieurs institutions publiques, j'avais déjà pu constater certaines bonnes volontés de « décoloniser » mais des difficultés à s'y afférer concrètement, ne sachant pas comment faire. Aussi, l'objectif de la présente proposition est de **présenter des axes de réflexions et de questionnements** sur la manière dont l'Africamuseum (institution belge) peut contribuer à **faciliter démarche de la société belge vers une appréhension de la justice historique** et raciale.

## LE SUPPORT PEDAGOGIQUE

Tout d'abord, je propose un outil pédagogique qui permet de **mettre le personnel d'un quelconque musée colonial en débat** avec son public (visiteurs du musée) et avec les diasporas africaines. Chaque item (ou point de tension observé) fait l'objet d'une fiche pédagogique. Les fiches se divisent en trois parties : le « constat », le « risque » (la manifestation raciste qui pourrait être à l'œuvre ) et le « défi » à relever.



## L'ETUDE

La présente étude va donc de pair avec le support ou l'outil pédagogique (deux documents séparés). C'est un spécimen ou un modèle, sorte d'**exemple d'application in situ** réalisé à l'Africamuseum (et dans nos bureaux Bruxellois). Il est destiné aux personnes ou aux équipes qui souhaiteraient entamer le travail proposé par les 10 défis du support pédagogique. Pour chaque point de tension (le sens, le rôle, le nom, la responsabilité, la réparation, le public, le sujet, l'objet, la diaspora et la visibilité), j'explique d'abord la nature du défi à relever et je conclus brièvement sur comment l'ignorance de ce défi ou le refus de son traitement maintient un racisme historique et contemporain.

## LA STRUCTURE DU DOCUMENT

**LE BRIEF** : l'objectif de cette partie est de sensibiliser ou de familiariser les lecteurs avec certaines sous-thématiques, qui correspondent aux dix manifestations du racisme ("sauveur blanc", blanchiment culturel", privilège blanc",...). Traitant de sujets sensibles et assez peu abordés dans les écoles Belges (antiracisme, décolonisation), j'ai fait de très longues "précautions oratoires" afin de ne pas choquer le lectorat. En effet, l'usage des termes « personnes Blanches » ou blanchité agasse ou fait peur à certaines personnes qui se demandent s'il s'agit d'un éventuel « racisme anti-blancs ». Dans ce travail, il y a au moins 10 termes importants qui servent à l'étude et qui comptent le mot « Blanc ». Précisons que " *les termes « Blanc » « Arabe » « Asiatique » ou « Noir » comme les catégories sociologiques construites par l'Histoire, et non comme de véritables appartenances ethniques. Ces termes sont issus des contacts entre les différents groupes humains, qui contribuent, depuis des siècles, à créer des catégories d'individus et à ethniciser les rapports sociaux. Espérons que ces termes soient voués à évoluer et peut-être à disparaître un jour du langage...*" (Les Indivisibles - 2007). Dans une seconde partie dénommée **l'ETUDE DE CAS**, j'utilise les fiches du support pédagogique pour analyser la situation de l'africamuséum.



## **SAVOIR SITUES**

“Le féminisme a contribué à déconstruire le mythe d'un discours universellement valide, en montrant qu'une telle prétention à l'universalité ou à la neutralité repose en réalité sur l'hégémonie d'une position singulière sur d'autres. Il faut alors comprendre que tout discours, tout savoir est situé” (ecoledephilosophie.org). Situer un savoir consiste à positionner l'auteur.e d'un écrit, d'une vidéo ou d'un discours en fonction de son expérience, son expertise, les relations de pouvoir de son système social personnel et groupal, son histoire individuelle ou collective, ses conditions de vie, ses aspirations, son statut social, ses appétences, ses principes, ses croyances ou ses convictions (politique, religion, genre, causes sociales défendues, partenaires professionnels, notoriété, ...). Il est particulièrement pertinent qu'un auteur décide de se situer lui-même afin de prendre en compte sa propre subjectivité. Cette idée est un don de Donna Haraway, dans son livre “*Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and The Privilege of Partial Perspective*” (*Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle*), 1988 .

L'auteure : Fatuma Mireille-Tsheusi ROBERT.

Issue de la “classe moyenne supérieure” et catholique, je suis une femme (elle) née à Kinshasa (RDC) en 1981. Après une recomposition familiale entre ma mère Congolaise et mon “beau-père” Belge - ce qui explique mon nom de famille occidental - j'ai passé mon enfance dans des petits villages de Wallonie (Orval, Muno, Dolhain ...). J'ai appris le lingala en 2006 en tentant de m'immerger dans les cultures d'Afrique Centrale représentées à Bruxelles. Apolitique, je défini mes orientations convictionnelles comme étant féministes, antiracistes, écologiques et décoloniales. Après des études d'éducatrice, j'ai obtenu un master en Sciences de l'éducation (UCL) et un Brevet d'Aptitude à la Gestion d'Institutions Culturelles (BAGIC- CBAI). Depuis 1999, je me suis spécialisée sur la question du racisme envers les personnes Noires. J'ai travaillé dans le secteur public (secteur de l'emploi et de l'aide à la jeunesse). Maintenant, j'exerce comme guide, conférencière, formatrice, éducatrice, porte-parole et auteure. Tantôt péjoratif, tantôt mélioratif, certaines personnes me qualifient d'“activistes décoloniale”.

## **RACIS.É.ES**

Racisé ou racialisé est un terme proposé pour rendre visible une violence symbolique invisible : le fait de classer une personne dans une "race" donnée et de la discriminer en fonction de ce classement. Le terme "racisé" ou "racialisé" signifie "avoir été mis dans une case raciale". C'est une hétéro-assignation identitaire, c'est à dire que ce sont les autres qui classent et non la personne discriminée elle-même. Cette classification est instinctive, inconsciente et souvent immédiate. Elle est préalable et nécessaire à la discrimination. Même dans un contexte scientifique ou nous savons qu'il n'y a qu'une seule humanité et non plusieurs "races humaines", le racisme continue d'opérer, en témoigne les statistiques sur le sujet. Ainsi, bien que les "races" n'existent pas, le racisme persiste à partir de cette classification mentale, autrement dit la "racialisation". Le terme "racisé" est davantage utilisé pour les non-blancs car il en découle des préjudices sociétaux. Tandis que sur le plan structurel et statistiquement significatif, la racialisation blanche procure des avantages ou des privilèges sociétaux (nous ne parlons pas ici des cas individuels).

Cette conception ("personnes racisée" ou " racialisée") a par exemple été retenue dans un jugement historique au Québec en 2022 par le juge Yergeau dans l'affaire Luamba (profilage ethnique). C'est une notion proposée en français dans le livre "L'idéologie raciste, genèse et langage actuel" (1972) de Colette Guillaumin (Sociologue antiraciste et féministe française)

## **ENTRE SCIENCES ET ENGAGEMENTS**

Certains concepts utilisés dans cet outil émanent des sciences sociales et d'autres de la militance antiraciste et/ou féministe. Le choix est fait de prendre au sérieux les concepts proposés par des personnes ayant vécu les violences et les discriminations, d'autant plus que ce "savoir situé" est régulièrement coopté par le secteur académique.

## **"RACISME", "BLANCS", "NOIRS" ?**

Or le racisme ne peut être compris si l'on ne considère que ces manifestations extrêmes. Il nous est parfois difficile de comprendre que le racisme est polymorphe et qu'il n'est pas toujours explicite, violent physiquement et exceptionnel (comme l'insulte individuelle "sale nègre" dans la rue), il peut aussi être implicite, symboliquement violent mais récurrent (taux plus élevé de personnes Noires compétentes, diplômées et voulant travailler mais bloquées au chômage). C'est ainsi que l'on peut appréhender le racisme structurel dont l'invisibilité ou le caractère abstrait peut brouiller notre compréhension des manifestations du racisme.

Culturellement, nous (les Belges francophones) ne sommes pas habitués à parler de "Blancs", "Noirs" ou "Métis". Ces termes renvoient au racisme, concept dont nous avons peur à cause de son résultat extrême et traumatisant lors de la seconde guerre mondiale.

Quand on pense au racisme, on ne pense pas nécessairement aux grands groupes et l'on s'empresse de dire que "tous les blancs ne sont pas racistes", ce qui correspond à une vision

individualiste. Dans une vision plus structurelle, on peut dire que notre société produit du racisme envers les non-Blancs, peu importe si tous les Blancs qui composent cette société ne sont pas unanimement racistes.

Si l'on peut - plus ou moins - reconnaître que le racisme existe, on ne peut néanmoins jamais s'imaginer que l'on puisse soi-même poser des actes racistes. Puisque dans notre esprit, le raciste, c'est quelqu'un comme Mussolini ou Hitler, personne ne veut être associé à ces personnalités de l'histoire. S'interdire d'utiliser les termes "race", "Blancs" ou "Noirs" n'efface pas le racisme, cela contribue à l'invisibiliser. " Le concept de blancheur fait ressortir qu'être « Blanc » est une construction sociale, comme être « Noir-e » ou « Arabe ». Les « non-Blancs » sont ceux qui sont racisés, à qui on attribue des caractéristiques spécifiques et immuables, alors que les « Blancs » sont souvent décrits comme la norme, la référence à partir de laquelle on définit le différent, l'« Autre ». Le fait d'être « Blanc » est rarement questionné ou examiné. D'ailleurs, la plupart des « Blancs » ne se perçoivent pas comme tel. Nommer la blancheur, c'est interroger le sous-texte qui suggère que les « Blancs » sont la référence, un universel (universalisme) qui englobe toute l'humanité alors que les « non-Blancs » ont des particularités (spécificités). La blancheur met donc en lumière les présuppositions associées à l'identité blanche et en révèle les privilèges". (A. Pierre, LDL)

### **TERMES EN ANGLAIS**

Certains francophones sont agacés par l'usage de l'anglais mais en sciences sociales, le concept qui prévaut. Dans le Figaro, *Xavier-Laurent Salvador explique que « Les idéologues «woke» (« éveillés ») sont les premiers à garnir leurs textes d'illusions argumentatives, de mots savants que le grand public ne comprend pas ».*

Je m'attacherais ici à expliciter les terminologies inconnues du grand public. Mais il serait difficile de faire fi de tout un pan de la recherche scientifique mais aussi de la recherche associative sous prétexte qu'elle n'est pas faite en français. Si nous utilisons des terminologies anglophones, c'est parce que certaines situations sociales rencontrées par les racisés sont similaires que celles vécues aux USA. Dire la même chose que les anglophones sans citer les concepts d'origine, ça serait faire du plagiat. Ainsi, puisque ces réalités (sous-thématiques du racisme) ont déjà été conceptualisées, nul besoin de les réinventer en français. Nous les traduisons. La société Belge est différente de la société étasunienne ou britanniques d'ailleurs, lorsque des concepts sont inopérants et non pertinents pour la Belgique, les membres de Bamko par exemple ne l'utilisent pas. Pour ma part lorsque je constate la manifestation d'une forme de racisme ou de l'une de ses conséquences que je ne connaissais pas et que je n'ai pas rencontrées dans la littérature, je crée un mot pour le désigner. Mais même lorsque le mot est en français et qu'il concerne un racisme bien de chez nous, il ne plaît pas nécessairement. Alors, même si – en tant que francophile - je suis consciente qu'il y a une compétition culturelle et linguistique mondiale, je me



rends bien compte que cet argument qui consiste à rejeter les concepts outre atlantiques peut aussi être une manière de disqualifier l'ensemble du discours. Ce qui est en jeu c'est la visibilisation du racisme car certains se sentent coupables dès qu'on analyse les dominations et ils s'imaginent qu'ils devront céder leur place. Pourtant ce qui est proposé par la majorité des associations décoloniales et antiracistes, c'est de partager, pas de remplacer.

### **WHITE SAVIOR OU SAUVEUR BLANC**

Qu'est-ce que c'est ? C'est lorsqu'une personne Blanche décide d'aider une communauté ou une personne dite racisée, c'est à dire ayant des origines africaines ou indiennes par exemple. Il s'agit de les sauver d'eux- même, de leur situation ou de la "fatalité" (tsunami, sécheresse, ouragan, etc.).

En quoi est-ce problématique ? Tout d'abord, cette aide peut reposer sur une idéologie raciale hiérarchisée : les personnes Blanches seraient développées, intelligentes, bienveillantes, méritantes et habilitées à diriger et à dispenser des droits. Tandis que les personnes racisées seraient sous-développées, ignorantes, sales, malades, violentes, impuissantes, incultes, manquant d'éthique de travail, d'éducation et de droits.

Ensuite, quand le Sauveur rend son aide visible, il montre sur les réseaux sociaux par exemple qu'il a suffisamment de capital économique et social pour aider ou qu'il influence les autres parce qu'il est célèbre (chanteur, influenceuse, ...). C'est utiliser la misère des Autres comme instrument de promotion personnelle (personal branding) ou argument de vente. Enfin, quand il le fait pour montrer qu'il est une bonne personne, pas raciste ou pour se dédouaner de ce que les autres personnes Blanches font (maintenant ou dans le passé : colonisation, exploitation, écocide, racisme...). Dans ce cas, le Sauveur ne le fait pas pour aider mais par égoïsme, pour satisfaire un besoin émotionnel personnel, pour se rassurer d'être une bonne personne, se sentir bien dans sa peau. Souvent, l'action posée n'est pas au niveau collectif et structurel mais au niveau quasi-individuel circonstanciel. Le sauveur aime fournir des solutions à court terme. Le Sauveur choisit l'action d'aide et décide comment aider, alors que les racisés souhaitent peut-être un autre type d'aide, une autre manière de faire ou aucune aide.

Quelles sont les conséquences ? Cette mentalité encourage la dépendance individuelle à court terme plutôt que l'autosuffisance communautaire à long terme. Cette pratique évite au Sauveur de comprendre ou de prendre en compte la complexité socio-économique et politique du problème. Le problème originel reste en statu-quo et cela pourrait encore se reproduire. Comme si lors d'une inondation de notre salle de bain, on écopait l'eau de la baignoire sans couper le robinet.

Quel est l'origine du concept ? Probablement le poème de Rudyard Kipling, publié en 1899 "Le Fardeau de l'homme blanc". Ce texte a créé des débats nationaux aux Etats-Unis puis en Angleterre et a été compris comme un encouragement à la colonisation qui serait un fardeau nécessaire pour sauver ou civiliser le reste du monde. Kipling est aussi l'auteur du "Livre de la Jungle".

Plus d'informations ? "White Saviorism And Popular Culture, imagined Africa as a space for American salvation" (2022) de Kathryn Mathers, socio-anthropologue britannique (<https://www.whenisayafrica.com/>)

### **WHITEWASHING OU REMPLACER PAR UN BLANC**

Qu'est-ce que c'est ? Généralement utilisé dans le monde du cinéma, du théâtre voire des jeux vidéo. Nous parlons d'un whitewashing lorsqu'un personnage originellement racisé est remplacé par un acteur Blanc. Cela peut être fictif (personnage racisé dans un livre qui devient un acteur Blanc à l'écran) ou réel (la biographie d'une personnalité racisée qui a vraiment existé mais qui est joué par un acteur Blanc au cinéma). Alexandre Dumas était un homme Noir dans son biopic "L'autre Dumas" (2009) c'est un acteur Blanc Gérard Depardieu qui s'est frisé les cheveux et maquillé la peau pour jouer le rôle. Il y en a beaucoup d'autres (Alad'2" de 2018 ou encore "Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre" de 2002). Plus d'information ? <https://media-animation.be/Le-whitewashing-au-cinema.html> Certains activistes reprennent cette terminologie dans le domaine du débat public sur les questions de migration, de colonialisme et de racisme lorsqu'ils ne sont pas invités à échanger avec les institutions et qu'ils sont remplacés par des associations ou institutions Blanches qui prennent des décisions importantes les concernant.

En quoi est-ce problématique ? Discrimination des acteurs, personnes et groupes racisés Appropriation des rôles valorisants. Invisibilisation des voix, des voies (choix, destins) et des histoires de racisés.

Quelles sont les conséquences ? S'approprier les victoires (films historiques) ou les bons rôles à l'écran, laisse penser que les racisés n'ont rien apporté à l'humanité (grandes inventions par exemples), ce qui est erroné. Les acteurs jouant le rôle de l'ennemi, du méchant ou du rival sont plus souvent racisés que héros de l'histoire. Cela renvoient les personnes racisées à des rôles subalternes ou violent dans la société et peut contribuer à un imaginaire collectif empreints de stéréotypes et de préjugés erronés. Dans la vie sociale, les antiracistes racisés sont parfois considérés comme étant "radicaux", "extrémistes", ou "déraisonnables". Mais le sont-ils plus que les autres qui occupent les mêmes rôles sociétaux ? Le sont-ils davantage que leurs idoles quasi-unanimement encensées (Ghandi, Mandela, Maathai,...) ?

Quel est l'origine du concept ? A l'époque de l'esclavage, certains métiers dont celui d'acteur étaient interdits aux personnes racisées (et aux Femmes...). Aussi, lorsqu'un personnage était Noir dans un livre, pour jouer son personnage au théâtre, on choisissait un acteur Blanc (c'est cela le Blanchiment culturel). Mais cette pratique a donné lieu à une autre modalité, celle du "blackface", du "brownface", du "yellowface" ou encore le "redface". Cela consistait à se grimer le visage en noir pour imiter les personnes Noires, en brun pour les Métissées, en jaune pour les Asiatiques et en rouge pour les Premières Nations ("Indiens"). C'est une conséquence directe de la discrimination scénique des acteurs racisés lors du Blanchiment culturel ou du whitewashing. En effet, les acteurs Blancs qui devaient par exemple jouer des personnages Noirs se maquillaient pour leur 'ressembler' le plus possible. La pièce de théâtre "Othello ou le Maure de Venise" écrite par W. Shakespeare (1604) dans lequel le Maure, c'est à dire une personne Noire est jouée par une personne Blanche semble être la première référence historique de cette pratique. Lorsque l'esclavage a été aboli aux USA, la pratique de blanchiment a quand même continué car le public trouvait cela drôle de se moquer des personnes Noires (les rôles attribués aux Noirs étaient souvent des rôles de joyeux idiots mais serviables). D'ailleurs, les premiers acteurs Noirs devaient se grimer en noir aussi.

### **WHITE PRIVILEGE OU PRIVILEGE BLANC**

Avantages invisibles mais systématiques dont bénéficient les personnes dites « Blanches » uniquement parce qu'elles ont la peau claire. La blancheur permet de tirer avantage involontairement, voire inconsciemment, du fait que d'autres personnes soient racisées et donc discriminées. « On peut le nier, l'ignorer ou être le plus fervent des antiracistes, rien n'y fait : être Blanc signifie hériter d'un système de domination qui procure des bénéfices » (Rokhaya Diallo, 2013), comme celui de ne pas être dans un groupe social massivement discriminé tout au long de la vie et dans différents domaines de la vie. Et, à situation égale (par exemple : entre les porteurs de handicaps Blancs et Noirs), ces derniers seront davantage discriminés.

Notion proposée dans l'article « White privilege and male privilege : A Personal Account of Coming to See Correspondences Through Work in Women's Studies » (1988) de Peggy McIntosh, directrice de l'université féministe américaine "Wellesley College". Rokhaya Diallo: journaliste française, militante féministe et antiraciste, éditorialiste et réalisatrice.

Quel est le lien de ce concept avec un musée ? S'arroger le droit d'appeler son institution Musée Africain lorsqu'aucun Africain n'a accès aux organes de pouvoir est un privilège Blanc. Ce Privilège a été constitué en acquérant des objets à exposer dans la violence symbolique et physique de la colonisation. Il n'existe pas de "Musée de l'Europe" en Afrique.

## **WHITE INNOCENCE OU INNOCENCE BLANCHE**

Cette terminologie renvoie au fait suivant : puisqu'ils n'ont pas été habitués à considérer le racisme dans leur propre vie, les Blancs sont généralement perçus comme naïvement « innocents », « ignorants » - voire carrément « inculte » pour certains auteurs - quant à la dynamique raciale au niveau structurel. Cela explique une certaine difficulté à reconnaître un propos, un geste ou une situation sociale raciste. La quasi absence de programmes d'éducation globale sur l'histoire du racisme national à l'école par exemple, est à l'origine de cette forme d'innocence raciale.

## **WHITE TEARS OU LARMES BLANCHES**

C'est un concept initialement nommé les larmes de femmes blanches (white women's tears en anglais) pour décrire les émotions de femmes blanches quand elle se sentent mal à l'aise au sujet d'un débat sur le racisme. Globalement, une femme racisée qui dénonce le racisme n'a pas un comportement socialement accepté, c'est perçu comme un comportement plaintif ou « victimaire », les victimes racisées, elles sont jugées trop radicales et donc viriles à cause des modalités de revendication assertives (le ton, les actions, le positionnement politique...). Ce sont donc des victimes indésirables. Par contre une femme Blanche qui pleure à cause du racisme, c'est accepté dans une société patriarcale (en lien avec les préjugés sur la forte émotivité des femmes), c'est une victime crédible puisque qu'elle se présente comme non-virile mais fragile, blessée psychologiquement et esseulée au milieu de personnes racisées ou face aux conséquences du racisme. En pleurant, elle suscite ou sollicite l'intervention des hommes Blancs ou de la société Blanche en général, pour voler à son secours. Pour le dire autrement, lorsqu'une personne racisée dénonce le racisme, elle renvoie la société Blanche à ces manquements en matière d'égalité et de non-discrimination. Ce qui mets les personnes Blanches mal à l'aise. Mais lorsqu'une femme Blanche pleure dans ce même contexte, la société Blanche ne serait pas fautive puisque ce serait les racisés qui la font pleurer (soit parce qu'ils l'auraient traitée de raciste, soit parce qu'ils lui auraient trop bien expliqué la profondeur de leur désarroi, ce qui l'a amenée à cet effondrement). L'avantage principal est d'arrêter les discussions, de stopper le débat pour s'occuper de celle qui pleure et éventuellement sanctionner les racisés. Avec une attitude de « demoiselle en détresse », certaines femmes Blanches vont inconsciemment tirer avantage de la misogynie et du racisme (afin de faire croire que les racisé.es exagèrent dans leurs revendications ou tout simplement afin d'attirer l'attention comme dans l'affaire Emmett Till) .

Le phénomène des « larmes de femmes blanches » est surtout observable au sein des mouvements féministes regroupant des femmes de différentes origines ou couleurs de peau, prenant en compte la pluralité et le croisement des oppressions ("féminisme intersectionnel", concept synthétisé par l'américaine Kimberlé W. Crenshaw, avocate et professeure d'université en 1989).

### **L'Histoire vraie d'Emmett TILL**

Emmett Till, un afroaméricain de 14 ans a été accusé de viol en 1955 par Mme Bryant. Une dizaine d'hommes, dont le mari de Mme Bryant l'ont lynché et assassiné pour la venger. Lors du procès, le jury composé uniquement d'hommes Blancs ont acquitté les coupables qui avouèrent plus tard avoir effectivement commis l'assassinat. Carolyn Bryant avouera elle aussi qu'il s'agissait d'un mensonge. Le film "Emmett Till" de Chinonye Chukwu (2022) raconte cette histoire. L'accumulation de ce type de séquences et comportements a donné lieu à la théorisation du concept de "white tears" (larmes blanches).

### **WHITE SUPREMACY OU DOMINATION BLANCHE**

"Idéologie fondée sur un système complexe de croyances sous-entendant la suprématie des valeurs culturelles et des normes des peuples d'origine européenne par rapport aux autres groupes humains. La suprématie blanche s'enracine dans l'histoire (pensons à la colonisation et à l'impérialisme) et dans les institutions (justice, éducation, etc.) construites par ces nations. Elle se décline dans des habitudes (comme le langage), de structures sociales, des actions, des gestes et des croyances (notamment les stéréotypes sur les personnes non-Blanches), etc. Les « Blancs » seraient ainsi habilités à dominer politiquement, économiquement et socialement les « non-Blancs ». Comme toute idéologie, cette suprématie blanche n'est pas basée sur des gestes ou des intentions conscientes et volontaires de ceux qui en bénéficient mais plutôt sur des biais inconscients (...). Le terme « suprématie blanche » aide à comprendre le caractère idéologique du système raciste où les personnes blanches sont considérées comme normales et où toutes les expériences humaines sont jugées à l'aune de cet universel blanc. Il faut distinguer le concept de « suprématie blanche » du mouvement des suprémacistes blancs. Ces derniers ne sont évidemment pas étrangers à l'idée de domination blanche. Cependant, dans leur cas précis, ils l'incarnent de manière brutale, consciente et assumée, individuellement ou à travers des organisations politiques d'extrême droite". A. Pierre, LDL.

### **WHITE FRAGILITY OU FRAGILITÉ BLANCHE**

« État émotionnel intense dans lequel se trouvent les personnes blanches lorsque qu'une personne racisée critique certains de leurs comportements jugés racistes ». Plus globalement, la fragilité blanche est une réaction émotive et individuelle face à une analyse sociologique ou à une dénonciation d'un système politique inégalitaire. « La fragilité blanche révèle que les personnes blanches sont rarement confrontées au racisme : elles peuvent facilement éluder le sujet. Elles sont donc généralement inconfortables lorsque la question est abordée sans détour. Cet état est caractérisé par des réactions vives, défensives, voir violentes par de la peur, de la colère, de la culpabilité ou des comportements comme argumenter, minimiser ou arrêter la

conversation". La fragilité blanche permet de réduire au silence la personne qui fait la critique, de la remettre à sa place. Ainsi, le racisme n'est ni contesté ni questionné, sauf de manière superficielle ... . "Le propre de ces interactions est de mettre l'accent sur les sentiments négatifs que provoque la critique plutôt que sur l'expérience vécus du racisme. La fragilité blanche provoque souvent un retournement de situation : la personne racisée se retrouve à rassurer la personne blanche – qui se sent coupable ou injustement accusée – et doit apaiser ses craintes sur le fait qu'elle est « une bonne personne ». Alors que le racisme ne se cantonne pas au bien et au mal, la fragilité blanche se repose sur l'idée d'un antiracisme moral : je suis quelqu'un de bien, comment pourrais-je être raciste ?! Pourtant, le racisme est d'avantage un système qui façonne le comportement des gens, malgré-eux. A. Pierre, LDL - <https://liguedesdroits.ca/lexique/fragilite-blanche/>

### **WHITE SPLAINING OU EXPLICATION BLANCHE**

Lorsque des personnes non racisées prennent une attitude de spécialistes et expliquent ou contredisent de façon infondée des personnes racisées au sujet de terminologies, des faits concernant leur expérience sociale (le racisme en particulier) ou sur comment elles devraient réagir ("vos revendications sont trop agressives, il faut être plus douces et gentilles"). C'est l'équivalent du mansplaining, quand un homme qui n'est pas médecin explique à une femme comment elle doit vivre sa grossesse, par exemple.

### **WHITE TOKENIZER OU FAÇADIER BLANC**

Nous appelons "façadier Blanc" la personne qui dans une institution est chargée d'organiser le tokénisme, c'est-à-dire employer quelques personnes racisées, les visibiliser fortement afin de cacher une trop grande discrimination au sein de l'institution. Lorsqu'elle une entreprise publie une publicité jugée raciste par exemple, elle peut demander à ses "token" de s'exprimer publiquement pour défendre l'entreprise. Ainsi le "façadier Blanc" pourra dire, vous voyez nos employeurs ou nos "amis Noirs" ont dit que nous ne sommes pas racistes. Ces efforts symboliques sont le contraire de la "discrimination positive" qui consiste à opérer un changement significatif et mesurable dans le domaine de l'accès à l'emploi. Ce concept ne doit pas être confondu avec la notion de "racial gatekeeper", des "gardiens de l'ordre racial" qui dans un système ou dans une institution, sont implicitement ou explicitement chargés de veiller à ce que les non-racisés "restent à leurs places" subalterne. Ils maintiennent (ou renforcent) les inégalités.

## **WHITE GAZE OU REGARD BLANC**

Le "regard blanc" repose sur l'idée que le spectateur, l'auditeur ou le lecteur final d'une œuvre sera une personne dite Blanche. Dès lors, l'auteur pourrait faire le nécessaire pour s'adapter, plaire ou du moins ne pas choquer ce "client"-là. Dans notre cas, s'adapter à un lectorat Blanc veut par exemple dire éviter de parler de colonisation ou d'utiliser le terme "personne Blanche" parce que cela met certains Blancs mal à l'aise ou les culpabilise. C'est aussi éviter de parler du racisme car ils pourraient se sentir visés et insultés s'ils entendent le racisme comme une invective et non comme un constat découlant d'une analyse sociologique. Il s'agit de protéger leurs états d'âme. Le "regard blanc" peut se matérialiser par la censure par le bailleur de fond de l'œuvre (pendant la préparation); une autocensure par l'auteur lui-même, en amont ou encore par le public (en aval).

# L'ETUDE DE CAS

## I. Le défi des sens vs whitesaviorism

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à une scénographie muséale moins immersive mais plus méta-cognitive, afin de favoriser la réflexion sur l'histoire et les méthodes coloniales Belges. Privilégier la réflexion plutôt que l'émotion participe à éviter de renforcer les stéréotypes et les préjugés préalablement et – bien souvent- inconsciemment appris par les visiteurs socialisés dans une société structurellement raciste. La rencontre entre cet inconscient et une immersion muséale caricaturale produit le syndrome du sauveur-blancs (white saviorism<sup>4</sup>) qui a contribué à l'envahissement capitaliste du Congo.

*« Assumez le fardeau de l'homme blanc... » Joseph Kipling<sup>5</sup>*

Le premier défi concerne celui des sens. Faisons une observation sur une pièce particulière : la grande pirogue. Incontournable puisque située à l'entrée du musée, on peut la voir, la toucher, la sentir et même l'entendre en tapotant dessus. Etant socialisés dans des sociétés structurellement racistes, les stéréotypes que nous avons préalablement ingérés à notre insu se trouvent confortés à la vue de cette grande pirogue. La rencontre entre nos stéréotypes sur les Noirs et cet objet archaïque (d'un point de vue occidental) peut nous amener à l'interpréter comme une sorte de « preuve » de l'arriération des Congolais en matière de technologie de moyen de locomotion. La pirogue n'est pas protégée par des vitres, **le musée a donc fait le choix d'une scénographie immersive qui invite à ressentir plutôt qu'à réfléchir**. Elle renvoie à un premier jugement civilisationnel raciste : l'Afrique serait le domaine des sens, de la sensualité, de la chair et des muscles aptes à l'esclavage colonial plutôt qu'à celui de l'intelligence. C'est peut-être la raison pour laquelle, il nous paraît anodin d'être introduit au musée par les sensations que procurent le touché du bois exotique de la pirogue. Finalement, cette entrée en matière qui nous paraît si belle, logique est naturelle ne l'est en fait pas du tout car elle renforce les idées sur la primitivité des Congolais. Certes, d'autres musées utilisent ce type de scénographie mais compte tenu de la responsabilité historique de ce musée en matière de propagande raciste, on peut se demander : **comment l'AfricaMuseum peut-il contredire les pensées racistes sur l'Afrique si l'introduction au musée se fait par la sensualité et pas par l'intellectualisation** ou mieux, par le méta-cognitif ? C'est ce que nous appelons le « défi des sens », qui s'il n'est pas relevé maintiendra les visiteurs dans une forme de racisme éculé. Vu que tout le monde s'attendait à cette conclusion, essayons d'aller plus loin. En partant de l'idée que les Africains n'auraient que leurs corps et leurs sensualités à donner, il manque donc les cerveaux... Alors, dans une seconde lecture, disons que si le « défi de sens » n'est pas relevé, le musée risque de maintenir les visiteurs dans des positions de *sauveurs blancs* dont la présence est nécessaire pour compléter des Noirs carencés. Sous ce prisme, c'est l'intelligence (politique, technologique, etc) des blancs qui viendrait compléter l'insuffisance des Noirs (qui ne parviendraient apparemment pas à préserver leurs biens culturels ou éviter les « conflits ethniques »). Autrement dit, il s'agirait de les sauver d'eux-mêmes. Alors oui, cette pirogue est fantastique mais sa scénographie renforce au moins ces deux niveaux de racisme inconscients.



## II. Le défi du rôle vs « whitewashing »

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à ne pas se substituer aux organisations Afrodescendantes qui s'inscrivent dans des processus émancipatoires et qui souffrent de discrimination aux subsides structurels. En conséquence, ces organisations peinent à se constituer des centres culturels Africains avec des locaux et des emplois. De même, le musée peut refuser le rôle qui lui est parfois alloué en tant qu'« agence d'expertise sur la diaspora », jugeant de qui est radical et de qui est suffisamment complaisant pour participer aux commissions politiques sur l'histoire coloniale.

*« Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse ne peuvent que chanter la gloire du chasseur » (Proverbe Africain).*

Dans un contexte de discrimination aux subsides que subissent les organisations d'afro-Belges, l'Africamuseum peut éviter d'être une sorte de **centre culturel Africain** en devenant le seul lieu de référence au sujet de l'Afrique contemporaine et de sa scène artistique ou encore l'un des lieux le plus valorisé et financé qui permette le ralliement des amateurs de l'Afrique. Par contre, l'institution muséale pourrait tout à fait encourager et soutenir des espaces pérennes créés et gérés par des Afrodescendants. Deuxièmement, le musée a intérêt à refuser le rôle de **centre d'éducation anti-raciste**. Souvenons-nous qu'en 2018, après que des jeunes aient chanté de vieux chants coloniaux comme « Couper les mains, le Congo est à nous » lors du festival « Pukklepop », la Secrétaire d'Etat à l'Egalité des chances de l'époque a notamment décidé de les envoyer au musée de Tervuren en guise d'action rééducative. Or, le musée vient à peine de commencer sa propre introspection sur les questions raciales. Enfin, vu son statut d'institution scientifique, certains officiels politiques considèrent l'Africamuseum comme étant l'**Agence d'expertise sur l'Afrique** et les Afrodescendants. Or, la majorité des chercheurs sont blancs. Si l'on comprend et l'on reconnaît la pertinence de leur travail scientifique sur l'histoire coloniale, il faut tout de même souligner que la situation de production de savoir sur les Africains et sur l'Afrique par les descendants des vainqueurs de la guerre coloniale peut être embarrassante. On se souvient que ce sont notamment les sciences occidentales qui ont créé le racisme. Ces mêmes disciplines scientifiques (sociologie, anthropologie, etc) ont elles déjà prit le temps de décoloniser leurs pratiques ? Quand ? Comment ? Avec quels acteurs et quels sont les résultats et évaluations de cette éventuelle décolonisation des sciences occidentales ? Si la couleur de peau dite blanche d'un chercheur ne doit pas déterminer sa pertinence et son éthique, la couleur de peau des chercheurs Afrodescendants de Belgique ne devraient pas non plus les tenir à l'écart de postes stables à l'AfricaMuseum. Pourtant l'organigramme scientifique du musée me paraît très peu diversifié.

Abordons un autre aspect, encore plus politique et contemporain. Il est déjà arrivé que le musée agisse comme une **agence intérim** en filtrant ou désignant quels Afrodescendants peuvent participer aux commissions étatiques de réflexion sur les thématiques décoloniales en Belgique. Ou encore, que le musée soit à la fois **juge et partie** dans le dossier sur la restitution des biens culturels Africains détenus dans son propre musée. Autrement dit, cette institution qui détient des objets volés pendant la colonisation, participe à influencer sur les décisions concernant la pertinence et les faisabilités de leur restitution. Cela n'enlève rien à la qualité de certains acteurs du musée qui ont participé à ces travaux, nous abordons ici des aspects macrosociologiques et non personnels. Bref, de façon générale le défi de rôle consiste à s'abstenir de reproduire des pratiques de whitewashing ou de blackface symbolique. C'est-à-dire, ne pas se substituer en Africains ou en Afrodescendants et priver ces derniers de ce qu'ils pourraient faire eux même dans le cadre d'un processus d'émancipation.

### III. Le défi du nom vs white privilege

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à amoindrir son « privilège blanc » puisqu'il donne en corolaire un « préjudice Noir ». Il s'agit par exemple d'introduire des Africains et des Afrodescendants politiquement éveillés et expérimentés, dans des rôles de pouvoir et de décision (droit de vote) afin que le nom « Africamuseum » corresponde davantage à ce qu'est l'institution. Sinon, pourquoi pour cette institution, en pleine opération d'usurpation d'identité, s'arrogé-t-elle le droit d'utiliser les noms, signifiants et signifiés de l'Autre sans son accord ?

*« En tant que personne blanche, j'ai réalisé qu'on m'avait enseigné que le racisme était quelque chose qui désavantage les autres, mais qu'on m'avait appris à ne pas voir l'un de ses aspects corollaires, le privilège blanc, qui me donne un avantage ». Peggy Mc Intosh*

**Qu'est-ce qu'un musée de l'Afrique sans Africains** dans des postes de pouvoirs décisionnels ? C'est comme le

« Cercle Africain de Bruxelles », le célèbre « Mémoires du Congo », l'« Association Internationale Africaine » (AIA) de Léopold II ou la « Maison Africaine » dans lesquels l'on s'attend à rencontrer des Africains, nombreux et dans des positions de pouvoir. Il n'en est rien, ces organisations sont blanches. C'est une tradition tacite qui consiste en une usurpation d'identité.

Par ailleurs, le nom du musée « AfricaMuseum » est **très prétentieux** car cette dénomination voudrait dire que de la Tunisie à l'Afrique du Sud et de la Somalie à la Sierra-Leone, toute l'Afrique serait représentée. Ce n'est pourtant pas le cas puisque le musée expose surtout le Congo, le Rwanda et le Burundi. Cette attitude rappelle celle de certains occidentaux qui lorsqu'ils ont voyagé dans 3 ou 4 pays Africains, pensent tout connaître du continent. La superficie de ce continent invite à davantage d'humilité. Dans le registre prétentieux, le choix stratégique de l'anglais pour le titre du musée donne l'impression qu'il s'agit du centre international d'art et de savoir sur l'Afrique (nous connaissons les difficultés linguistiques Belges qui mènent souvent à choisir des appellations en anglais). De plus, quand bien même un « EuropaMuseum » géré par des Congolais existerait au Congo, pour l'AfricaMuseum, cela ne revient-il pas à exercer un privilège blanc qui consiste à s'arroger le droit d'utiliser les noms, signifiants et signifiés de l'Autre sans son accord ?

Que les directeurs du musée depuis 125 ans soient tous des hommes blancs est un privilège ; que les objets classiques Africains ne soient pas accessibles aux peuples anciennement colonisés donne, en corolaire, un privilège pour les blancs qui peuvent y accéder ; que les Afrodescendants de Belgique subissent de la discrimination aux subsides dans le domaine culturel alors que le musée est financé pour fructifier leur héritage volé (nous nous répétons ici), c'est un privilège blanc ; que les entrées financières du musée ne profitent pas aux Africains selon leurs conditions mais à la Belgique est un privilège blanc, etc. Finalement, au-delà d'une usurpation identitaire, le nom de ce musée signale de nombreux privilèges blancs.

#### IV. Le défi de responsabilité vs white innocence

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à visibiliser davantage les responsabilités des personnes et des institutions privées ou publiques ayant profité de la colonisation afin d'**éviter la dilution des responsabilités** et l'idée très rassurante de l'innocence blanche. Après avoir répondu aux questions « qui a fait quoi pendant la colonisation (noms, dates, lieux, séquelles, montants...) ? » On peut plus facilement aborder les aspects éthiques et contemporaines sur la continuité des violences (génocide, guerres de balkanisation, vente d'armes,...).

*« Ne mords pas la main qui te nourrit » proverbe chinois (livre de l'Ancien Han)*

Certaines informations utiles à la compréhension de l'implication des partis politiques Belges et de l'ampleur des profits coloniaux sont soit absents soit présentés de façon discrète et/ou diffuse. En effet, environ la moitié des **familles les plus riches** de Belgique, ont forgé une grande partie de leur capital au Congo. Mais, il y a peu d'informations explicites sur les profits du secteur privé, des banques mais aussi celles des grandes familles Solvay, Emsens, Boël, Janssen, Bekaert, Lippens, Vandemoortele, Van Thillo, Bertrand, Dieryck, van Baaren, de Saxe-Cobourg Gotha (famille royale), etc. Il y a trop peu d'informations visibles sur le fait que 85% de la richesse coloniale des entreprises était détenu par une poignée d'actionnaires (Groupe Empain, Brufina, Cominière, Société Générale). Certains **financeurs du musée** ont actuellement ou ont eu une action forte au Congo via le secteur public tel que la coopération au développement, Enabel, etc. ( qui ont pour ancêtre le ministère des colonies) ou des privés comme Texaf, Umicore, les familles Coene, de Moerloose... Est-ce un tabou de questionner leur action passée et présente en Afrique ? D'autres questionnements restent à soulever : pourquoi des formes vulgarisées des résultats du rapport d'enquête commandité par Léopold II lui-même ou du « rapport Casement » ne sont pas visibles au musée ? Ces documents qui font état de la violence du Congo léopoldien ont toute leur place dans un musée sur la colonisation. Autres questions : qui a piloté ce musée quand cette institution stigmatisait les Africains sans retenue ? Qui étaient tous les hommes blancs directeurs du musée ces dernières 125 années durant lesquelles le racisme stéréotypique sévissait ? Quels étaient leurs formations, leurs métiers (militaire, scientifique, artiste...) et leurs orientations politiques ? Vous l'aurez compris, le défi de responsabilité est donc aussi celui de la traçabilité qui renvoi au besoin d'être clair et explicite sur les noms ; les secteurs d'activités, les entreprises, ainsi que sur l'actualité financière et éthique des anciennes entreprises coloniales (changement de noms, continuité de violence en Afrique, publicités contemporaines racistes ...). D'ailleurs, les noms des plus grands profiteurs coloniaux pourraient figurer de façon plus exhaustive et explicite afin d'**éviter la dilution des responsabilités** et l'idée très rassurante de l'innocence blanche que certains visiteurs convaincus des « bienfaits de la colonisation » sont venus chercher. Après avoir répondu aux questions « qui a fait quoi pendant la colonisation (noms, dates, lieux, séquelles, montants...) ? » On peut plus facilement aborder les aspects éthiques et contemporaines sur la continuité des violences et donc des responsabilités (génocide, guerres de balkanisation, vente d'armes,...).

## V. Le défi de réparation vs white tears

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à proposer et poser des actes de réparation qui en inspireront d'autres. Le défi de la réparation consiste entre-autre à sortir des états d'âmes des blancs (culpabilités postcoloniales, angoisses capitalistes liés au manque, crainte de l'humiliation, appréhension de persécution...) pour s'intéresser aux conséquences du préjudice subi. Cet angle qui s'intéresse structurellement davantage aux Noirs qu'aux blancs permet de base le jugement sur l'injustice et pas sur les descendants du colon (c'est la notion de « centralité blanche ») et de calculer l'ampleur que doit prendre la réparation (justice).

*« L'anti-racisme, instrument politique d'aujourd'hui, comme le fut l'anti-fascisme d'avant-guerre n'est pas un non racisme c'est un racisme inversé, un racisme anti-français, anti-blancs, anti-chrétiens ». Jean-Marie Lepen<sup>67</sup>.*

Si le musée reconnaît peu à peu ses responsabilités notamment en matière de propagande coloniale, il faut aussi poser des actes à visées réparatrices. Il est par exemple aberrant que des **descendants de colonisés paient l'entrée du musée** pour observer ce qui a été volé à leurs arrières grands-parents ! Dans la mesure où des formules de gratuité existent déjà pour certains publics comme les scolaires, quoi de plus légitime que de faciliter l'accès à une population grandement paupérisée par des stéréotypes propagés par le musée (la discrimination à l'embauche se base sur ces stéréotypes et préjugés ancestraux). C'est donc d'autant plus étonnant de voir se reproduire au sein du musée, une **hiérarchie raciale qui place les Afrodescendants au bas de l'échelle salariale**, dans des postes qui ne requièrent pas de décisions stratégiques comme agent de sécurité, accueillant, guide,.... Pour le musée, le défi de réparation ne peut pas se faire par procuration en se cachant derrière les décisions étatiques uniquement, espérant que si l'Etat Belge commence à réparer le tort colonial, cela vaudra aussi pour les institutions fédérales. Au contraire, le musée peut se montrer avant-gardiste en posant et proposant des actes qui inspireront d'autres institutions tels que le BOZAR par exemple (qui a aussi une histoire coloniale). Mais lorsque l'on parle de réparation monétaire et donc de décolonialité et d'antiracisme, en général, ça coince ! Soit l'institution élude cette conversation soit elle se plaint d'être sous-financée (« white tears » ou « pleurs des blancs »), ou pire d'être persécuté par les activistes Noirs qui seraient des « racistes anti-blancs ». Mais un sous-financement avéré n'empêche pas une politique de diversité dans le remplacement des personnes partant en retraite par exemple. Le défi de la réparation consiste entre-autre à sortir des états d'âmes des blancs (culpabilités postcoloniales, angoisses capitalistes liés au manque, crainte de l'humiliation, appréhension de persécution par les Noirs ou de « racisme inversé »,...) pour s'intéresser au préjudice subi (conséquence de l'injustice) ce qui permet de calculer l'ampleur que doit prendre la réparation (justice).

## VI. Le défi du public vs white supremacy

**EN BREF** : l'Africamuseum peut s'atteler à une éthique transversale de réhabilitation des opprimés (les Africains, les Femmes, l'Environnement, les Animaux, ...) et aborder les conséquences des préjugés afin de rencontrer une attente du public qui va certainement prendre de l'ampleur dans les années à venir, dans un monde post #BLM et #me too. Un public de visiteurs qui se demandera pourquoi le musée ne déconstruit pas davantage l'idée de la suprématie blanche.

- *« A leur époque, mes parents étaient venus dans ce musée tout comme ils étaient allés à l'Expo 58. Moi, je n'y serais jamais venue si ce n'est dans une visite décoloniale de Bamko parce que j'ai toujours eu peur des horreurs que je pourrais voir dans ce musée. Alors euh... oui, j'imaginai que ces horreurs seraient des photos de Congolais tué ou battus, tout ça et je m'étais psychologiquement préparée à affronter ça mais en étant accompagnée, avec vous quoi (Bamko). Au final, je suis presque déçue que rien de tout cela n'existe ici (dans le musée) et qu'au final, les choses les plus horribles que j'ai pu voir ce sont des noirs toujours subalternes, la misogynie qui rend invisible les femmes, le manque de discours sur, ben ça quoi, la désorganisation politique de long terme que nous avons laissé là-bas euh... oui, tout ça. Que malgré la rénovation, le blanc est toujours au-dessus et qu'il dit ou montre ce qu'il veut bien dire ou montrer. Au final pour moi, je suis prise au dépourvu par cette horreur-là.*
- *Laquelle ? (la guide)*
- *« Ben, de se dire que oui « tout change sauf le passé » et le passé c'est le blanc qui domine en fait et ça, ça n'a pas tant changé que ça » !*
- *Vous ne reviendrez plus dans ce musée ? (la guide)*
- *« Ah au contraire, j'ai envie d'y revenir, d'en savoir plus et pourquoi pas, aider à l'améliorer. Comme vous l'avez dit tout à l'heure il reste nécessaire rien qu'en tant que témoignage du passé ». Pendant une visite guidée décoloniale de Bamko asbl en 2023. **Hélène**, début de la trentaine, jeune travailleuse dans le secteur de la recherche universitaire.*

De plus en plus de personnes se disent « woke », c'est-à-dire éveillés à la connaissance des rapports de pouvoir et résolus à déconstruire les silences des dominants. Bien que cette notion (« woke ») soit stigmatisée, les jeunes et moins jeunes persistent à se montrer indignés au sujet de l'écologie, du racisme, du féminisme ou encore du spécisme. Le musée peut s'atteler à une **éthique transversale de réhabilitation des opprimés** : les Africains, les Femmes, l'Environnement ou encore les Animaux, ... Il ne s'agit pas tant de prendre parti mais de s'astreindre à davantage d'honnêteté et de précisions quant aux mensonges systémiques qui ont été propagés pour faciliter l'exploitation de la colonie. C'est une démarche qui contribue à freiner les idées promues par la propagande néocoloniale. Sachant que la néocolonisation est le prolongement de la white supremacy, ce qu'un public de plus en plus « woke » (conscientisé politiquement) dénonce à coup de hashtags et de manifestations, **être (quasiment) muet sur les conséquences directes de la néocolonie ou du racisme en Belgique<sup>8</sup> pourrait laisser penser que l'Africamuseum est constitutif de cette néo-colonisation.** Que cette institution ne combattrait donc pas suffisamment l'idée de la suprématie blanche. D'ailleurs, la propagande étant autant ce que l'on dit que ce que l'on choisit de taire, ou plus précisément de ne pas critiquer, certaines questions peuvent être posées : cette institution est-elle, peut-être à son corps défendant, l'un des piliers de la propagande néocoloniale et donc de la suprématie blanche ? Justifiant ainsi les craintes qu'éprouvent un certain public à se rendre dans ce musée où ils s'attendent à voir des « horreurs » du passé (violence coloniale) ce qui serait salvateur mais aussi ceux du présent (racisme interne à l'institution pour ne citer que celle-là). Réhabiliter les opprimés de la période coloniale et néocoloniales revient à faire une rupture avec l'un des éléments principaux de la propagande raciste et fondateur de leur oppression : la suprématie blanche.

## VII. Le défi du Sujet vs white fragility

**EN BREF** : l'Africamuseum peut s'évertuer à définir son identité avec plus de clarté. S'agit-il d'un musée décolonial ? Le musée de Tervuren est-il une institution de blancs ? Le cas échéant, comment le musée gère-t-il l'une des conséquences du fait d'être blanc et non décolonisé : la fragilité blanche ?

### *Qui es-tu AfricaMuseum ? Un musée colonial ou décolonial ?*

Si un **musée colonial** est créé par des colons pour promouvoir la domination blanche et justifier le racisme ; un **musée décolonial** est quant à lui créé ou géré par des Alliés et/ou des descendants de victimes de la colonisation qui, en plus de vulgariser l'histoire coloniale, ont pour but commun de dévoiler les stratégies du racisme, les enjeux politiques, les intérêts économiques d'hier et d'aujourd'hui ainsi que les conséquences du racisme. Bref, « the big picture ». Alors qu'un musée colonial a besoin du racisme pour exister, le musée décolonial a au moins besoin de (1) l'antiracisme pour éduquer et réparer les préjudices. Il a aussi besoin que les visiteurs aient une bonne compréhension de (2) l'histoire et de (3) la violence coloniale. Alors lorsque l'Africamuseum s'empresse de parler de pleins d'autres choses sauf de ce qui devrait préoccuper un musée décolonial, il nous apparaît qu'il s'agit surtout de masquer son identité d'une part (musée qui peine à se décoloniser) et d'une **fuite des responsabilités institutionnelles et historiques** d'autre part. Cette fuite en avant, qui s'accélère depuis la rénovation du musée dévoile une difficulté récurrente pour certaines personnes blanches : le mal-aise à parler du (de son) racisme et de prendre ses responsabilités par rapport à cela, autrement dit la « white fragility » (fragilité blanche). En effet, il ne suffit pas d'affirmer que le musée a propagé le racisme, il faut pouvoir expliciter comment cela s'est déroulé exactement et ce que le musée fait aujourd'hui pour réparer les préjudices. Prendre la fuite, c'est selon moi une « white fragility » (fragilité blanche) qui illustre à quel point **le musée est un acteur institutionnel ou un « Sujet » blanc**. Nous avons déjà évoqué les problèmes de discrimination raciale interne, ici, il s'agit de comprendre que si les blancs sont extrêmement choqués et peinés lorsqu'on leur fait remarquer leur racisme, il en est de même pour une institution. Et si cet acteur a du pouvoir, il peut même réagir de façon disproportionnée face au constat de racisme en punissant très sévèrement le porteur de cette analyse raciale. C'est un réflexe courant, très documenté et qui fait partie du concept de la fragilité blanche.

Pour en sortir, il faut certainement parvenir à répondre honnêtement aux questions « Qui es-tu Africamuseum ? » ; « si tu es blanc, comment se manifeste ton racisme ? » « Es-tu un acteur raciste ? » « Par quel miracle une institution créée par des colons ne serait pas raciste ? » ; « de quel bord politique es-tu ? ». « Comment se matérialise ta neutralité politique ? » « Comment te prémunis-tu de l'influence des partis politiques qui utilisent les stéréotypes et préjugés que tu as propagés comme moteur de rejet ? » « De quoi es-tu le symbole ? » « Quel est le niveau de racisme de tes employés ? » « Réponds-tu à ces questions par un laconique 'on est apolitique et non raciste' ? » Si oui, la fragilité blanche est sûrement déjà à l'œuvre afin d'éviter de se confronter à une réalité historique le racisme fait partie de l'identité du musée et ne peut pas avoir disparu avec la mise en place de quelques projets sur le racisme, de partenariats avec des associations d'afrodescendants ou artistes en résidence, en embauchant quelques Noirs ou en finançant des projets en Afrique. Extirper le racisme centenaire qui constitue, malgré lui, l'identité de l'AfricaMuséem nécessite une stratégie collectivement réfléchie et qui vise à se déployer sur le long terme ; bien au-delà des mandats des directeurs. Ainsi qu'une volonté sans cesse renouvelée d'affronter son propre racisme institutionnel et donc le syndrome de la « fragilité blanche » afin de relever le « défi du sujet ».

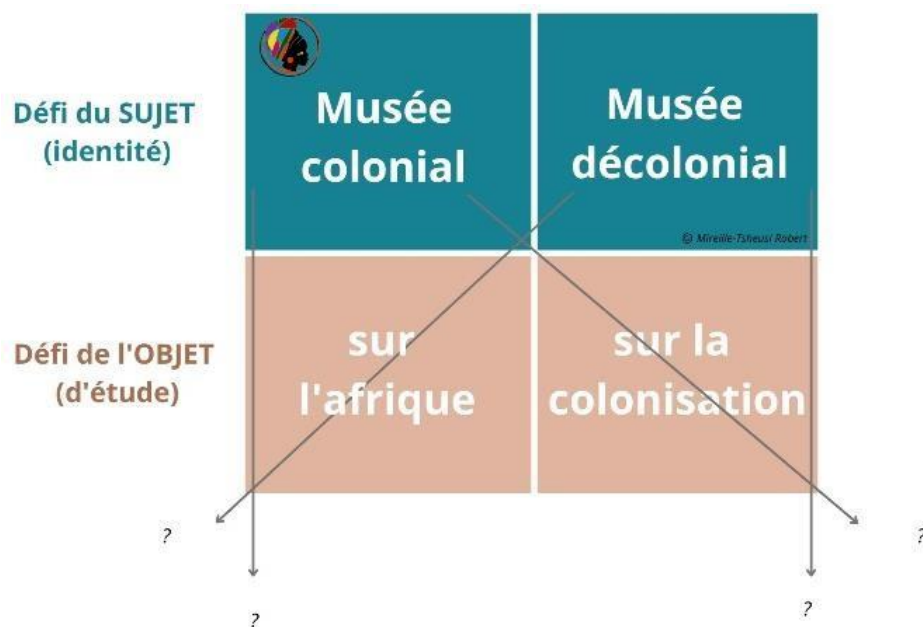


### VIII. Le défi de l'objet vs whitesplaining

**EN BREF** : l'Africamuseum peut préciser son objet d'étude, s'agit-il d'un musée sur la colonisation ou sur l'Afrique ? Pourquoi devrait-il privilégier une voie plutôt que l'autre ? Peut-elle se positionner en musée hybride ?

*« Nous n'avons en aucune manière le monopole de la pensée. Il existe, un peu partout en Occident, un racisme de l'intellect dont nous devons nous méfier. »* Jean Claude Carrière

Dans le précédent défi sur le « Sujet », nous nous demandions si le musée a une identité coloniale ou décoloniale. Mais en plus du Sujet (l'institution), il y a aussi l'objet d'étude, autrement dit de quoi choisit-on de parler dans ce musée. En visitant le musée, on peut se demander s'il s'agit d'un **musée sur la colonisation**, c'est-à-dire qui vise à décrire l'histoire et la violence coloniale ou si c'est un **musée sur l'Afrique** qui veut raconter l'Afrique d'hier et d'aujourd'hui ? J'ai l'impression que les deux coexistent, dès lors, n'y a-t-il pas trop de musée dans ce musée ? Trop d'objet d'étude ? La vigilance décoloniale consisterait à s'abstenir d'indiquer ce qui est important de montrer au sujet de l'Afrique dans un musée où les murs sont coloniaux et où le pouvoir décisionnel appartient aux blancs. **Qui décide de ce que l'on montre de l'Afrique ?** Si c'est une institution blanche qui en décide et finance la scénographie, c'est du whitesplaining, littéralement « le blanc qui explique », « le blanc qui dit ce qu'il faut faire ». Et, comme je l'ai dit, dans la mesure où les sciences occidentales ont contribué à créer le racisme envers les Noirs, l'accaparement du discours pour définir l'Afrique est d'autant plus illégitime.



## IX. Le défi de la diaspora vs white tokenizer

**EN BREF** : l'Africamuseum peut s'abstenir de trier les Africains dans le but de ne pas être contredit...ou d'ouvrir des postes destinés à des « tokens ».

*« On ne peut pas faire semblant d'être courageux. » Napoléon Bonaparte.*

En matière d'analyse antiraciste, il n'est pas rare de faire des comparaisons avec les périodes esclavagistes pour montrer les risques de répétitions de configurations préjudiciables pour les Noirs. Ici, j'aimerais parler du pouvoir qu'a le musée de choisir avec quel Afrodescendant/Africain il veut travailler. Certes, c'est une liberté institutionnelle, néanmoins, je constate que certaines balises et précautions devraient être prises à chaque fois qu'un blanc doit choisir un Noir. Sur les marchés aux esclaves, les maîtres vérifiaient la dentition et la santé physique globale de l'esclave avant de l'acheter, mais il y a une seconde information qui les intéressait beaucoup : la conscience de soi, de sa valeur humaine ainsi que le courage de défendre sa dignité. Cette conscience pouvait agir comme un repoussoir ou faire baisser les prix de façon drastique et d'emblée, destiner l'esclave à un traitement plus sévère. Feindre d'être soumis pouvait être une stratégie de préservation face aux perspectives d'un combat contre l'esclavagiste et sa toute puissance. Aujourd'hui, **il ne s'agit plus d'avoir des esclaves soumis mais des tokens Afrodescendants gérables**. Une « gérabilité » qui sera d'ailleurs facilitée par un important turn-over d'individus – souvent esseulés - qui n'auront que très peu de temps pour comprendre dans quel jeu ils sont pris et ne pourront dès lors pas organiser une contestation. De façon concomitante au rapprochement avec les Congolais, les Rwandais et les Burundais du continent africain, le « défi de la diaspora » consiste pour une institution Belge et le musée en particulier à **être proche de la diaspora et à faire de celle-ci à la fois une co-décideuse qui a les moyens de le challenger mais aussi l'un des baromètres de son intégrité**, de son éthique. S'il parvient à relever ce défi, le musée pourra éviter les logiques de tokenisation des Afrodescendants ou de black activist bashing.

## X. Le défi de visibilité

Voilà, j'ai parcouru les 9 défis présentés lors de la visite guidée. A la fin de l'activité, j'ai demandé aux participant.es de nous envoyer par mail un défi qu'ils souhaitent partager. L'un des défis qui revient dans quasiment toutes les contributions – et qui complète parfaitement le défi n°4 – c'est celui de la visibilité des afrodescendants, des colonisés en particulier. Je laisse J.N, l'une des personnes qui a contribué, l'exprimer avec ses propres mots. « **L'invisibilisation** quasi totale des victimes de la colonisation, l'absence de l'individu africain(e) en tant que "être", la négation totale de son "Dasein" ([Dasein — Wikipédia \(wikipedia.org\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dasein)), de son être-là. Comme si les millions de morts victimes de la colonisation et du génocide étaient des "entités" théoriques, intangibles et immatérielles ne faisant pas partie du monde réel, juste des chiffres (ce qui à mon avis est un reliquat inconscient (?) de la "théorie" raciste de la sous-humanité de l'homme-femme africain-e qui participe encore maintenant à la négation de son humanité (dans le sens appartenant à la "race" humaine). La reconnaissance de l'individu dans le crime de masse est une nécessité absolue. La preuve en est c'est qu'elle est centrale, par exemple dans le mémorial aux juifs assassinés d'Europe (mémorial de l'holocauste) à Berlin (...) où se trouve les noms des victimes de la Shoah recensées par le musée du Souvenir ». J.N



# LA CONCLUSION

En guise de conclusion

Cette étude nous montre qu'en matière de décolonisation des musées, il y a un grand champ de réflexion qui reste inexploré. C'est à la fois un défi et une opportunité de faire participer un large public à la réflexion afin de contribuer à la décolonisation de nos institutions. L'Africamuseum est un centre scientifique reconnu et financé, il compte de nombreux scientifiques qui peuvent mettre leurs compétences à contribution et mener à bien ce type de réflexions.

Après cette étape réflexive, il y en a une autre, celle de la mise en action qui nécessitera certainement davantage de bonne volonté de la part de la direction du musée, de son personnel ou des politiques en charge des orientations générales et des budgets. Les mesures à entreprendre ne coûtent pas très cher mais elles ont tout de même un coût social. Celui qui consiste à assumer d'entamer un travail décolonial, alors que le musée est soutenu par des familles ou des entreprises qui ont profité de la colonisation, celui de décoloniser en sachant que les vétérans du Congo viennent régulièrement organiser leurs dîners associatifs au sein du musée. C'est aussi reconnaître la marginalisation des afrodescendants qui depuis 1895 analysent le racisme puis la colonialité du musée.

Ce travail en deux parties n'avait pas la prétention d'être exhaustif, d'ailleurs les dix défis peuvent passer pour « bien peu de choses ». Mais sur le terrain, dans la pratique des palabres entre associations afrodescendantes et l'Africamuseum, on se rend bien vite compte que chaque défi pourrait mettre 10 ans à être relevé, si tant est qu'il le soit. Un rapide calcul nous montre que le travail pourrait se terminer dans 100 ans. C'est loin d'être une vue de l'esprit. Prenons le défi numéro 3. Il y a 1 siècle, c'est-à-dire en 1923, l'Africamuséem portait un nom lié à l'Afrique sans avoir de codirigeants Africains ou Afrodescendants dans les postes de responsabilité. Quand on regarde 100 ans plus tard en 2023, cette problématique est toujours présente. Si rien n'est fait, tout laisse à penser que dans 10 ans, ce sera toujours le cas. Autrement dit, ces dix défis qui peuvent paraître accessibles ou faciles à réaliser pour un œil extérieur sont en fait un **changement**

**de paradigme** tellement important que depuis l'indépendance du Congo il y a 63 ans, beaucoup de choses ont changé sur la forme mais pas tellement sur le fond.

A la fin de la visite guidée dont je parlais en introduction, deux dames qui travaillent dans la coopération au développement m'ont demandé s'il était possible d'appliquer les 10 défis dans leur institution. J'ai répondu par l'affirmative. Mais dès qu'elles ont eu le dos tourné, je n'ai pas pu m'empêcher de penser « oh les pauvres, elles vont transpirer ! » Sans faire de procès d'intention, mais me basant sur 25 ans d'expérience d'antiracisme en Belgique, je pensais à leur direction et à leur collègues qui risqueraient de ne pas être de leur avis ou aux qualificatifs que l'on pouvait leur être affublé : « radicales », « raciste envers les blancs », « wokistes »... et ce, d'autant plus que l'une d'entre elles est racisée.

Bien sûr, l'outil est adaptable à d'autres contextes de travail en lien avec les racisés, les afrodescendants ou l'Afrique mais c'est la volonté politique institutionnelle d'entamer une telle réflexion qui risque de faire défaut. On se souvient que dans la Coopération, il a fallu que le ministre de tutelle recommande de faire un travail sur la colonisation pour que des institutions s'y mettent. Ce ne sera donc pas une tâche facile que de se saisir de cet outil mais cela peut être un premier pas vers davantage de justice historique et raciale.



1. "Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and The Privilege of Partial Perspective", Donna Haraway, 1988.
2. "White Saviorism and Popular Culture, imagined Africa as a space for American salvation" Kathryn Mathers, 2022.
3. "L'idéologie raciste, genèse et langage actuel", Colette Guillaumin, 1972.
4. "Restituer le patrimoine africain", Felwine Sarr et Bénédicte Savoy, 2018.
5. "Un musée subliminal : le Musée africain de Tervuren" Pascal Dayez-Burgeon Dans Hermès, La Revue 2011/3 - <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2011-3-page-154.htm>
6. "Trois musées face à leur passé colonial : Bruxelles, Amsterdam et Paris". Hélène Bocard (2019) <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.9877>
7. "Du musée des colonies au musée de la France d'outre-mer. Un musée colonial en quête d'identité (1931-1935)". <https://monument.palais-portedoree.fr/le-palais-des-colonies/du-musee-des-colonies-au-musee-de-la-france-d-outre-mer>
8. "Léopold II, roi des Belges et souverain du Congo : une figure historique confrontée aux mythes mémoriels". Tanguy De Wilde d'Estmael Dans Relations internationales 2022/2 (n° 190), - <https://www.cairn.info/revue-relations-internationales-2022-2-page-45.htm>
9. « Et on ne peut s'empêcher de rire » : la physio-anthropologie en Belgique et au Congo (1882-1914). Maarten Couttenier Dans L'Invention de la race (2014) - <https://www.cairn.info/l-invention-de-la-race--9782707178923-page-117.htm>
10. "Muséologie et colonialité du pouvoir, l'exemple de la « participation » des diasporas africaines au processus de rénovation du Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren", Nouria Ouali Dans Migrations Société 2020/4 - <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2020-4-page-77.htm>
11. "Histoire muséale de la colonisation : Du musée colonial au musée postcolonial Étude de cas : Le Musée Africain de Namur Volume I". Marie Thérasse Mémoire de Master.
12. Alexandra Pierre, LDL - <https://liguedesdroits.ca/lexique/fragilite-blanche/>
13. <https://kmska.be/fr/recherche-sur-le-passe-colonial-du-kmska>
14. <https://www.museumbund.de/publikationen/guide-consacr-aux-collections-musales-issues-de-contextes-coloniaux/>
15. <https://www.cpcp.be/publications/pensee-coloniale/>
16. Article du Figaro : «La rhétorique wokiste est dangereuse», Dorian Grelier (2012)

## NOTES

<sup>1</sup> Ces visites guidées sont facilitées par l’AfricaMuseum dans le cadre d’une convention.

<sup>2</sup> Bamko fait un travail d’Education Permanente et est reconnue par la Fédération Wallonie Bruxelles pour sa contribution à l’émulation collective, la participation des personnes discriminées au débat public dans la perspective de la conquête et de l’exercice des droits. Les groupes de travail sont des espaces de rencontres thématiques ouverts aux membres et aux non membres, pour y participer, vous pouvez nous contacter (bamko.asbl@gmail.com).

<sup>3</sup> Propositions de l’avocat Christophe Marchand.

<sup>4</sup> Une critique récurrente consiste à dire qu’il y a une américanisation des analyses raciales en Belgique car trop de références sont faites à des concepts anglophones, créés pour illustrer des réalités post-esclavagistes américaines. Pourtant, les personnes qui critiquent n’hésitent pas à **capitaliser sur l’antiracisme des autres**. J’entends régulièrement des phrases telles que : « On a quand même élu un Noir comme président des Etats unis, c’est la preuve d’une évolution positive de la société ! » ou « le mouvement Black lives matter m’a ouvert les yeux sur les injustices raciales ». Comme s’il n’y avait pas de Georges Floyd Belges, c’est-à-dire des Noirs étouffés par les forces de l’ordre. Sémira Adamu ou Lamine Bangoura n’étaient-ils pas assez « bien » pour notre indignation collective ? Fallait-il attendre un show à l’américaine pour estimer que l’antiracisme c’est intéressant finalement ? <https://obs.pol.be/les-victimes/> Donc, quand cela nous permet de paraître comme des personnes avant-gardistes ou empathiques, les Etats Unis nous intéressent mais dès lors que leurs analyses dévoilent (aussi) notre racisme Belge, cela devient une américanisation de la société ou une anglicisation à outrance de la langue française.

<sup>5</sup> A la lecture du poème de Kipling, on comprend que c’est à la fois le colonisé, qui apprendrait bien trop lentement la civilisation occidentale, ainsi que le devoir d’administrer les terres conquises au profit des blancs, qui ensemble constituent « le fardeau de l’homme blanc ».

<sup>6</sup> <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/97239>

<sup>7</sup> Homme politique français, ancien président du parti politique Front National (aujourd’hui « Rassemblement National ») généralement classé à l’extrême droite de l’échiquier politique. L’idée du racisme anti-blanc ou inversé a été popularisée par son parti, c’est donc étonnant que des organisations mainstream et parfois étatiques soutiennent ce point de vue <https://www.lefigaro.fr/politique/2012/09/26/01002-20120926ARTFIG00647-le-racisme-anti-blanc-un-concept-herite-du-fn.php>

Cette notion est importante ici car elle est souvent opposée aux personnes luttant contre le racisme surtout si elles ne sont pas blanches. Les démarches analytiques préalables à une demande de justice sont parfois considérés comme du racisme inversé même lorsqu’il n’y a pas de conséquence structurelle et à long terme de ce racisme qui est sûrement imaginaire et destiné à une rhétorique défensive.

<sup>8</sup> Depuis l’année 2023, le musée a créé un espace qui aborde la question du racisme.